

Nos doigts noués entre deux ciels, Nour Cadour, l'Échappée belle éditions, recueil de nouvelles, 2024, 69 pages.

Chroniqué par Iren Mihaylova

La puissance du rêve éveillé



Peinture par Sarah Mostrel.

J'avais déjà lu trois recueils par Nour Cadour (*Le bleu de la mer s'est enfui*, Les carnets de dessert de lune éditions, 2023 ; *Le silence pour son*, L'échappée belle éditions, 2023 et *Larmes de lune*, L'Appreau'Strophe éditions, 2022), ainsi que son roman *L'âme du luthier*, en croyant que cette richesse de formes et de genres aurait suffi pour satisfaire mon appétit et me former un avis. Puis, il s'est passé une longue année entre la lecture du roman et celle du recueil de nouvelles *Nos doigts noués entre deux ciels* où le langage émotionnel, intense, dramatique, comme à chaque fois, posant le décor, ouvrant pour la découverte d'une dimension supplémentaire, m'a surpris à nouveau. Je n'ai pas tardé à être immergée dans le parfum d'arbres et de fleurs exotiques,

baignée dans l'univers riche et multiple de l'Orient. À quoi ce sentiment de déjà-vu était-il dû ?

Toute la splendeur de cette écriture réside dans la description mouvementée et la capacité de l'écrivaine de nous transporter corps et âme, car à chaque fois on se sent soustrait à la réalité, identifié à l'expérience du personnage que l'on suit le cœur trépidant. Comment puis-je me reconnaître dans des paysages que je n'ai jamais vus, ni essayé d'imaginer ? C'est la force imaginative et hallucinatoire de cette écriture qui produit cet effet hypnotique ! Elle raconte comme dans un rêve et raconte aussi un rêve, ce qui nous fait plonger sans aucune résistance dans les méandres de l'imaginaire pourtant si réel, que nous ne faisons plus aucune différence entre le rêve et la réalité, prenons le rêve comme réalité et l'illusion pour vérité. Nour Cadour est-elle une excellente conteuse d'histoire ?

Un deuxième axe de réflexion se dévoile devant nous car l'intérêt, non, l'amour et la passion pour l'Orient, l'identification à ses combats et conflits, ses beautés et richesses aussi, est si profonde, que lorsque le *Je* lyrique parle, par exemple vers la fin du recueil de poèmes déjà mentionné *Le bleu de la mer s'est enfui*, du viol de sa mère par son père, cette histoire est à ce point incarnée, que toute différence entre le *Je* lyrique et l'écrivaine se distille. Tout se passe comme si l'autrice est à ce point compatissante avec son personnage qu'elle réussit à prendre parti à son vécu et à chaque fois à l'épouser comme sien. Le même phénomène s'observe dans son roman, ainsi que dans le recueil de nouvelles à travers des personnages souffrants, exilés, aventuriers et mués par une profonde foi et croyance dans l'avenir et où leur destin se renverse souvent en leur contraire.

Ce long préambule me paraît ainsi nécessaire pour dire à quel point la tâche qui se posait devant moi était de situer ce recueil de nouvelles dans la trame poétique (au sens large) du travail de l'écrivaine. Ce à quoi je m'attendais était donc l'impossible : retrouver le parfum d'Orient, assurément transmis dans le roman *L'âme*

du luthier par les subtiles descriptions de paysages du quotidien, de relations interpersonnelles et aux choses, notamment avec ce sublime passage des épices syriens. Or, comment transmettre ce voyage olfactif et sensoriel dans une forme qui demande d'office le raccourcissement et la précision ? Le procédé qui y répond dans la nouvelle de Nour est justement le rêve. Le rêve lui permet de décharger la forme de l'attente angoissante du contenu livresque exotique et poétique nécessaire et de stimuler l'imagination pour que le lecteur soit un participant actif qui y inscrive lui-même son fantasme. Mais cet effet serait-il rendu possible sans avoir déjà lu le roman, sans s'être imbibé de l'ambient Orient et le style de narration ? Sans avoir déjà imaginé et rêvé cet univers vaste, libre, aéré, « entre deux ciels », des doigts qui s'écartent pour s'attraper ? Les limites de la nouvelle en tant que forme sont telles qu'elles obligent à préserver cet espace, tout en le réduisant ? Comment faire pour ne pas faire sentir l'écart ? Comment garder cette liberté sans avoir le luxe de l'infini des mots et du temps de narration long du roman ?

Une première solution s'offre dans la première nouvelle « À l'ombre de l'olivier » où la découverte du paysage oriental s'effectue au moment du déplacement d'Youssef pour se rendre sur le champ des oliviers. Ensuite, l'accès à la sensation et à la rêverie à travers le récit, compte ou fabulation, introduit par le personnage de Monsieur Ghassan, allusion à la figure du narrateur. Et pour finir, par la dégringolade de lettres qui signe la fin de la première nouvelle et de la scène évoquée comme un ultime moment de plaisir, qui marque également un retour à la réalité et une sortie de la rêverie. Cette fin dans toute autre contexte paraîtrait étrange mais c'est surtout qu'elle est inattendue (comme dans les rêves) et intervient dans un moment de plus haute intensité du plaisir (ou de l'horreur dans les cauchemars), comme un retour au réel nécessaire ou bien imposé. Mais au-delà de cette allusion au rêve, quel est le sens exact de cette sanction ? Nous tenir en éveil ? Nous déplacer directement sur la scène du rêve suivant, de l'image suivante ? Sanction qui s'opère dans les rêves aussi. Ainsi les nouvelles de Nour se présentent finalement comme une suite de scènes par

déplacement et qui montrent sans le dévoiler le contenu inconscient de ce voyage dans l'orient des rêves ! La façon même de construire la fabulation fait penser aux danses de la séduction qui suscitent le désir et prolongent le plaisir sans forcer le fantasme dans la réalité, sans la pénétrer. Une suite de purs rêves donc, un délice délicat à l'instar des cornets d'amandes qui se fondent dans la bouche dès lors qu'on les craque, ou bien, dans la nouvelle, du savon d'olives dont la mousse s'enfle entre les doigts et dont l'effluve s'avère extrêmement évocateur, lui-même capable d'éveiller l'inconscient (p.10), donc le désir !

C'est exactement ce qui se passe en poursuivant la sensation dans la nouvelle suivante « Le ballet de la victoire » qui explore la somptuosité du jeu de la séduction et l'éveil des sens amoureux dans la rencontre entre un homme et une femme. Puis, c'est bien l'ombre qui traverse ces deux nouvelles – d'ombre d'olivier à ombre de prunier (p.18) en jetant son mauvais sort sur le bonheur passionnel par des questions comme la mort et la maladie, ce qui éclaire la coupure brusque de la première nouvelle sous une nouvelle lumière. Un peu comme si le plaisir était poursuivi par une scission mortifère du réel qui venait détruire, interrompre, empêcher, un peu comme s'il transformait l'amour en danse macabre (p.18). Cet enchaînement perpétuel entre joie éclatante et réalité mortifère se poursuit dans la structure du recueil même, comme dans le passage de la nouvelle « L'intermède du tam-tam » à la nouvelle « Massacre ». C'est aussi l'endroit où la culmination de la tension retardée, diluée, atteint son climax presque comme dans un roman, où chaque nouvelle est le chapitre menant au suivant, faisant croître la tension lentement pour tenir en haleine, puis redescend lentement, se transformant en contemplation poétique (dans la nouvelle « La toile ») comme pour installer presque un sentiment de sagesse face à la tragédie du monde. Une tragédie qui brise l'innocence du rêve de l'enfance, une réalité bien trop coûteuse (voir la nouvelle « Exode », p.48) et où la seule solution face au monde, à l'ennemi qui écrase devient le mantra : « Lève la tête et rêve » (« Lève la tête », p. 53) pour s'échapper (« Ballon doré p.59), « les doigts noués entre deux ciels » (p.58) à travers le fil du ballon doré de la rencontre, de l'imaginaire,

du rêve, de l'espoir (p.65). Nour Cadour, une rêveuse aux pétales de rêves sans nombre dont les rêves rencontrent la réalité.

Tous droits réservés au laboratoire de création contemporaine Peau Électrique. Chronique publiée en octobre 2025.

La puissance du rêve éveillé est notre 33ème chronique !